Daniel VANDER GUCHT, *Ce que regarder veut dire. Pour une sociologie visuelle*

Bruxelles, Éd. Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2017,
288 pages

Jean-François Clément

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11762>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11762

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 508-509

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Clément, « Daniel VANDER GUCHT, *Ce que regarder veut dire. Pour une sociologie visuelle* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11762> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11762>

Cet ouvrage intéressera donc autant les enseignants, les chercheurs et les étudiants en SIC, ceci pour deux raisons principales. Déjà, le lecteur le plus expert pourra se confronter à une interprétation originale de la littérature sous le prisme d'une théorie pragmatique du document. Ensuite, le lecteur novice trouvera des synthèses et des pistes à suivre pour construire une cartographie de la notion de document et se confrontera aux questions liées au partage individuel et social de la connaissance.

Federico Tajariol

*Elliad, université de Franche-Comté, F-25200
federico.tajariol@univ-fcomte.fr*

Daniel VANDER GUCHT, *Ce que regarder veut dire. Pour une sociologie visuelle*

Bruxelles, Ed. Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2017, 288 pages

Si l'on remarque que le mot « sociologie » et le daguerréotype apparaissent en même temps en 1839, on constate aussi que les sociologues – surtout francophones – privilégient, dans leurs enquêtes les paroles, et dans leurs analyses les chiffres, montrant ainsi peu d'intérêt pour les images. Celles-ci sont rarement utilisées même pour produire des hypothèses. Il en est différemment en ethnologie ou en anthropologie où le lien avec l'objet étudié est plus distant et où il est courant d'utiliser des photographies ou des films. C'est d'ailleurs ce que firent Robert Flaherty avec le film *Nanook l'esquimau* en 1922 ou Gregory Bateson et Margaret Mead avant la Seconde Guerre mondiale à Bali (*Balinese Character. A photographic Analysis*, New York, New York Academy of Sciences, 1942). On observe que le refus de l'image par les sociologues est moindre actuellement dans le monde anglo-saxon où existe une « sociologie visuelle », qui est aujourd'hui un des éléments des *Visual studies*, surtout après l'usage qui fut fait de l'image par la première École de Chicago, par exemple, Nels Anderson ou Frederic Milton Thrasher.

Aussi l'auteur plaide-t-il pour la création d'unités d'enseignement consacrées à la sociologie visuelle analogue à celle qu'il a créée, il y a plus de quinze ans, à l'Université libre de Bruxelles. Le but est ainsi d'enrichir le métier de sociologue en offrant de nouveaux outils d'investigation et en incitant les sociologues à produire leurs propres images, voire à penser par images ou avec des images, à la limite de produire des articles ou des thèses à base essentiellement d'images. Car il y eut quelques précédents, mais sans postérité, comme le film *Chronique d'un été* de Jean Rouch et d'Edgar Morin en 1960. Ce sont les justifications de ce plaidoyer *pro domo* qui feront l'objet de ce livre.

Cependant, substituer l'image à des textes ou des tableaux de chiffres, cela ne va nullement de soi en raison des multiples réticences face à l'objectivité des images. En effet, toute action de regarder est construite à partir de préjugés inconscients, à commencer par celui qui classe les modes légitimes d'observation selon les premiers apprentissages scolaires, ceux acquis à l'école primaire. Si l'écriture et le calcul ont seuls été mis en avant au détriment du dessin dans la prime enfance, il y aura quelques réticences face aux images, voire un « iconoclasme sociologique ». Si on accepte néanmoins l'image, il faut ensuite se demander ce qui justifie l'importance de ce qu'il conviendrait de voir et par conséquent les raisons qui font qu'il y a quelque chose qui est rejeté hors-champ, donc hors de l'image, quelque chose que l'on suppose d'emblée être sans intérêt pour la compréhension ou l'explication du social. Il y a également le choix de la bonne distance afin que l'objet n'apparaisse jamais sans des éléments du contexte utiles pour sa compréhension, afin que des relations puissent apparaître dans le cadre de l'image. Il peut, d'un autre côté, exister des obstacles moraux dès lors qu'on observe des résistances de la part des sujets photographiés face à des regards inquisiteurs qui peuvent être assimilés par eux à des regards policiers, ce qui peut inciter le sociologue à faire des images de dos ou des images à la sauvette ou des photographies volées ou à cacher les caméras si l'observateur n'a pas un statut reconnu de sociologue accepté par le groupe étudié.

Si maintenant on a produit des images, il convient de leur donner un statut. Est-on en face d'illusions ou de trompe-l'œil ? S'agit-il d'un indice, d'une simple trace matérielle dont le sens est dans sa forme ? Est-ce une « icône » qui entretient une relation de *mimésis* avec un référent ou est-ce un symbole dont le sens résulte d'une convention culturelle, donc arbitraire d'un point de vue externe ? L'image est-elle une énigme à déchiffrer ou un signifiant proposé à une élucidation monosémique ou polysémique variable selon la culture de l'observateur ? Car dans l'enquête sociologique, on ne peut pas comprendre puis traiter ces différents types d'image de la même façon si on veut en tirer l'interprétation sociologique pertinente et ne pas se contenter d'un usage démonstratif de l'image. Il n'en est pas de même dans l'enquête des sciences naturelles où il n'existe pas d'images symboliques ou de nature culturelle et où donc on accepte le film documentaire comme critère de vérité partageant entre elles plusieurs hypothèses. Ce qui pose la question de savoir si un éventuel « film sociologique », s'il peut facilement montrer, peut également démontrer de façon rigoureuse.

L'ambition de l'auteur est, en effet, de dépasser l'usage de l'image comme objet ou document de recherche sémiologique, en particulier utilisée lors des premiers contacts avec le terrain ou ensuite dans des journaux de bord de l'enquête, et d'en faire un produit de la recherche, ce qui impose au sociologue de penser aussi en image et par image, ce qui serait de nouvelles façons de faire de la sociologie. On passerait alors de la sociologie de l'image ou de la sociologie en image à une sociologie par l'image où le souci de dévoiler, d'expliquer et de comprendre des situations humaines se ferait au moyen du médium qu'est l'image. L'image cesserait d'être un document de base ou une illustration d'une pensée pour devenir le moyen même de la pensée capable de produire des hypothèses et de la valider.

Commencent alors des analyses de sociologie « négative » – au sens où l'on parle de « théologie négative » – où l'auteur explique pourquoi ce qui est usuellement présenté comme photographies ou documentaires sociologiques ne le sont pas réellement. Une grande partie du livre est consacrée à cette question de la recherche vaine du « film sociologique ». Avec le paradoxe que ce sont souvent des films de fiction qui jouent des fonctions sociologiques en dévoilant des mécanismes d'oppression ou en nous libérant de l'illusion de la liberté, donc en rendant intelligible l'existence de l'individu en société.

Ce livre, on ne sait pas pourquoi, limite l'image à la photographie et à l'image filmique, qui ne représentent qu'une petite partie des images. Dans les sociétés de l'image que sont les sociétés contemporaines, il existe bien d'autres images, des jeux vidéo aux dessins, des tableaux aux productions de l'art contemporain, dont l'intérêt sociologique pourrait être considéré comme bien supérieur aux images photographiques et filmiques.

L'ambition de créer une modalité nouvelle de la pensée sociologique, la sociologie par image, est placée très haut. Mais lorsqu'on aborde les faits, on doit aussitôt constater l'extrême rareté, voire l'inexistence, d'une sociologie par l'image ayant produit, du moins jusqu'à présent, des hypothèses ou des théories nouvelles. Cette absence est alors remplacée par des analyses des documentaires le plus souvent utilisés dans des cours de sociologie afin de montrer pourquoi ils ne sont pas à l'origine d'une argumentation sociologique originale. On glisse alors du sujet proposé, comment penser de façon nouvelle au moyen d'images, à des aspects de l'histoire du cinéma, ce qui est un livre dans le livre.

Faute d'argumentation positive et donc de « révolution épistémique » de nature iconologique, il est donc tout à fait possible que la chaire de « sociologie visuelle »

de Bruxelles demeure une curiosité, du moins tant qu'une argumentation crédible n'aura pas montré la possibilité de créer des hypothèses ou des explications novatrices, voire des niveaux d'intelligibilité inaccessibles aux discours ou aux calculs, au moyen d'images déjà existantes ou créées par un sociologue. Cette remarque concernerait aussi un précis, par ailleurs, très intéressant, publié il y a quatre ans (Sylvain Maresca, Michaël Meyer, *Précis de photographie à l'usage des sociologues*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013). Ce livre aborde le même type de questionnement, mais uniquement pour la photographie en proposant, lui aussi, au sociologue de penser « en images ». Le discours de la méthode pour une sociologie réfléchissant au moyen d'images reste à écrire.

Jean-François Clément
clementjff@gmail.com